

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

La Logique, Ou Systeme De Reflexions

Qui peuvent contribuer à la netteté & à l'étendue de nos Connoissances

Crousaz, Jean-Pierre de

Lausanne, 1741

Chapitre IV. Des rapports de Diversité.

urn:nbn:de:gbv:45:1-9169



CHAPITRE IV.

Des rapports de Diversité.

I. **L**ORS que l'idée que nous nous sommes formés d'un objet, ne peut pas servir à nous faire concevoir celui que nous lui comparons, nous apellons ces deux objets, *différens* ou *dissémblables*; chacun d'eux a son idée qui le représente, & celle de l'un ne peut pas être celle de l'autre.

En quoi
consiste
la Diver-
sité.

II. Lors que la différence de deux Objets ne les empêche pas de subsister ensemble dans un même sujet, on les apelle simplement *Divers*, *Différens*, *Dissémblables*, & ils retiennent le nom général. Ainsi, dans une même personne, il y a de la science & de la probité. Dans un même Corps il y a Figure & Mouvement. Mais quand la différence va jusqu'à l'incompatibilité, & que deux attributs, loin de pouvoir subsister ensemble dans un même sujet, se donnent réciproquement l'exclusion,

Il y en a
de diffé-
rentes
fortes.



sion, quand l'un suppose nécessairement l'éloignement de l'autre, on conçoit entr'eux un rapport d'*Opposition* & de *Contrariété*.

Lesquel-
les on
confond.

III. Tantôt on outre la diversité & on la porte jusqu'à l'opposition; tantôt on adoucit la contrariété, & l'on n'en fait qu'une simple *Dissémbance*. Les Physiciens se partagent en conjectures dans l'explication d'un Phénomène, & il se trouve souvent que chacun d'eux pense juste, sans penser à tout; que chacun voit une partie de la vérité sans la voir toute entière. Ils devroient donc convenir, au lieu de se combattre, & leur méprise se réduit à se croire chacun le seul qui ait bien rencontré. L'un veut que la *Chaleur* soit formée par un mouvement pélemèle; l'autre prétend qu'elle consiste dans le tournoiement des petits corpuscules qui composent les grosses masses, ou qui s'y trouvent répandus. Chacune de ces causes y peut contribuer: ces mouvemens sont différens, mais ils ne sont point opposés, & ils peuvent s'unir pour un même effet. Les Sels & les Souffres peuvent sur-tout contribuer à

la Saveur & a l'Odeur, sans que toutes les parties, qui ne sont ni fels ni souffres, soient dans l'impuissance de produire de pareils effets. On a disputé avec bien de la chaleur si la *Digestion* étoit l'effet d'un simple broyement, ou d'une fermentation, ou de l'activité des esprits. Chacun des tenans prouve assez bien son sentiment, sans détruire celui de l'autre; on peut les unir, & il me semble que ces différentes causes agissent de concert.

Dès qu'une fois la matière est approfondie, les deux opinions se trouvent vraies, si ce n'est entant qu'elles prétendroient s'exclure l'une l'autre. Hist. : de L'Acad. des Sciences, ann : 1700. p. 37.

Un Auteur a crû pouvoir faire consister le Beau dans une variété d'objets est de traits, qui s'unissent pour concourir à un but digne d'attention. Un autre Auteur a conçu que ce nom convient & s'applique juste à des objets, qui, renfermant tout ce qui est essentiel à leur espèce, ont pourtant des traits singuliers qui en relèvent le prix,

R 3 qui

qui font plus de plaisir, & qui leur attirent plus d'estime & plus d'attention. Tout cela suppose une variété d'attributs, & d'états réunis pour produire certaines impressions, auxquelles leur espèce est destinée, & pour les produire avec plus de sûreté, de durée, d'abondance, d'efficace, & d'agrémens. C'est le même Système présenté sous diverses faces; & dans l'un & l'autre pour décider de la beauté, il faut de la variété & de l'unité, il faut s'instruire de la destination, des choses, de la multitude des moyens qui concourent à la remplir, de leur union & de leur accord, de leur promptitude & de leur efficace à produire les effets qui les rendent dignes d'estime.

Quand deux surfaces sont fort polies, & humectées, l'air presse celle du Corps inférieur, contre le supérieur, & soutient celui d'en bas nonobstant son poids. Les différences des liqueurs, qui humectent les surfaces, aident à l'action de l'air, & cette expérience fait connoître que l'eau s'acrotche plus à de certains Corps, qu'à d'autres : c'est ainsi que
plus

plus d'une cause s'unit pour un même effet.

Les frotemens diminuent l'effet que la Théorie fait attendre des machines, & le degré du frottement qui diminue les forces de la machine, a deux causes qui se combinent, le degré de la pression, ou du poids qui frotte, & celui de l'inégalité des surfaces sur lesquelles s'exerce le frottement.

Tout ce qui tombe dans une Question Physique, dépend presque toujours, d'une complication de Causes, difficiles à démêler. En combien de degrés ne se combinent pas l'agitation & la petitesse des parties, soit pour causer de la Chaleur, soit pour dissoudre, ou pour raréfier les Corps?

L'un attribué aux Acides, un autre aux parties de Feu, la vertu d'enyvrer, de carier; ces deux Causes peuvent l'une & l'autre produire ces effets. Un Fer rouge plongé dans l'huile, à diverses reprises, se dépouille de ses parties de feu aussi bien que de ses Acides. Il faut dire la même chose des autres

R 4 pré.



préparations par lesquelles on l'a-
douceit.

Dans la conduite de la vie & dans les jugemens qu'on porte sur les autres hommes, & les idées qu'on s'en fait, on tombe en mille méprises de cette nature. Un homme a de la politesse, on en conclut qu'il manque de sincérité. On le voit gai & complaisant, on en infère qu'il n'est pas détaché du monde. Il prend ses précautions, on l'accuse de n'avoir ni zèle ni courage : on donne à la paresse le nom de Modestie, & au soin d'examiner le nom de présomption & d'inquiétude.

Que peut-on attendre (dit Alciphron) quand ceux qui ont le plus d'autorité ont le moins d'idées, que la *Modestie* passe pour *Puissance*, & que la *Déférence* pour les Loix, & la Religion est regardée comme un manque d'esprit.

On va presque toujours d'une extrémité à une autre. Tout est grand ou tout est petit ; on estime extrêmement, ou on méprise tout à fait. On n'a pas trouvé dans un homme toute la probité qu'on sou-

souhaitoit ; il ne vaut rien , dit on , c'est un homme sans principe & sans conscience : Il ne nous a pas donné tout l'éclaircissement que nous souhaitions ; C'est un ignorant. On ne fait point s'arrêter , soit qu'on monte soit qu'on descende.

Par mépris pour la Superstition on tombe dans le Libertinage : Par haine pour les flateurs , on tombe dans l'impolitesse. Et peut-être les Cyniques ne se laissèrent-ils aller au mépris des bienséances extérieures , que par haine contre ceux qui faisoient consister toute leur vertu dans de beaux dehors. Rien n'est plus ordinaire que d'outrer les oppositions , & d'aller d'une extrémité à une autre.

C'est là une des grandes sources de la *Superstition*. Parce que les actions indifferentes n'ont pas l'éclat des vertus , on les met au rang des vices. Donner quelque partie de son temps à des recreations ; aimer à sentir les plaisirs des Sens , dans les occasions même où l'usage des Sens est une nécessité , c'est , au jugement de quelques-uns , être *homme animal* , & non *homme spirituel* ,

R 5

vivre



vivre en bête, & non pas en Chrétien, & par conséquent s'éloigner de Dieu & de l'heureuse éternité. Cependant, un homme raisonnable pourra-t-il se persuader que Dieu, qui est tout bon & tout sage, nous désapprouve quand nous vivons conformément à la nature qu'il nous a donnée, & que nos actions cessent de lui plaire, dès qu'elles ne renferment pas des devoirs pénibles. On confond la différence avec l'incompatibilité : on a tort. Un homme peut être Philosophe, & manger à de bonnes tables ; il peut être Philosophe & Pere : ce sont là des qualitez simplement différentes, à moins qu'on ne suppose que la sagesse détruit la Nature humaine, dès cette vie, & la transforme en Nature Angelique. Qu'on y prenne bien garde, la Justice & la Charité que Dieu nous recommande tant, à quoi aboutiroient-elles dans cette hypothèse ? à procurer ou à conserver aux autres des biens sensibles, qu'il ne leur seroit pas permis d'aimer. Un homme de bien souhaite qu'un Fils débauché renonce à ses honteux attachemens, & ce Fils, à
la

la fin non seulement cesse d'avoir des Maitresses & de s'enyvrer; mais il étend son insensibilité sur toutes choses; il est sans plaisir à la table de son Père, sans empressement pour sa femme, & sans tendresse particulière pour les enfans, son affection pour eux se réduit à les aimer tout comme il feroit les enfans des autres. Est-ce donc que pour plaire à Dieu on doit se choisir une route, qu'un homme raisonnable ne pourroit souffrir? On a eu des attachemens criminels, une circonstance extraordinaire en a fait sentir l'horreur; On y renonce, & en même tems on renonce à tout ce en quoi on a pris du plaisir. Parce qu'on a eu des inclinations contraires à ses principaux devoirs, on regarde comme incompatible avec ces devoirs, tout ce en quoi ils ne consistent pas précisément.

En matière de Religion, si à l'empressement sacré de condamner sans miséricorde son prochain aux peines éternelles, on substituoit une fois la charitable satisfaction qu'un honnête homme éprouve à croire qu'on peut penser sur quelques arti-



cles autrement que lui, sans en être perdu pour cela ; on examineroit plus tranquillement les sentimens des autres ; on trouveroit que souvent les vûes des Chrétiens sont différentes, sans être pour cela contraires ; qu'il y a plus d'opposition entre leur langage qu'entre leurs idées, & on comprendroit bientôt que leurs divisions ont pour principale cause la mauvaise humeur de ceux dont l'autorité entraîne les autres

La Vertu est préférable aux Richesses & aux Dignités, elle vaut mieux que les plaisirs. Là-dessus on lui oppose Richesses, Dignités, Plaisirs. Pour rendre l'opposition plus forte & le triomphe de la Vertu plus grand, on ne veut pas que ces avantages ayent rien de commun avec elle ; on ne veut pas qu'ils en aprochent, pas même d'extrêmement loin. La Vertu est un Bien, & elle seule est un Bien. Tout le reste est indigne de ce nom. Mais si cela est, quand on dépouille un homme, comme ce qu'on lui ôte n'est, à proprement parler, d'aucun prix, & qu'on le débarasse simplement de ce qui n'est ni bon ni mauvais, quel mal lui fait-

on, & quel sujet lui donne t on de plainte ?

Les *Stoïciens* se sont abandonnez à outrer l'opposition. Je ne me plains pas, dit Seneque, de ce qu'on préfère la *Volupté* à la *Vertu*; je me plains de ce qu'on les met en parallèle: c'est une indignité, que je ne puis souffrir. La *Vertu* est l'ennemie irréconciliable de la volupté, elle la méprise & ne la peut souffrir.

Quelquefois au contraire on prétend allier les choses du monde les plus incompatibles: c'est la source de tant de contradictions ou les hommes tombent. On attribue au Corps des inclinations & des repugnances, incompatibles avec leur insensibilité, & leur privation de connoissance. L'un attribue à une Cause aveugle les dispositions les plus sages, & les arrangemens les plus réglés. Un autre se forme de Dieu des idées qui renversent sa bonté, son équité, ou quelque autre de ses perfections; & une infinité de gens se croient sûrement dans la bonne route, malgré leur complaisance pour des dispositions & pour des habitudes entièrement contraires

res



res à la pureté & à la droiture du cœur. L'intérêt & les autres passions empêchent de sentir la force des oppositions là où il y en a, & on se contente de les regarder comme de minces différences.

Il n'est pas possible de supposer que les idées simples soient différentes dans les hommes, & que chez quelqu'un d'eux l'idée de *trois*, soit précisément la même que celle de *cinq* chés moi. Que l'idée du *Triangle* soit dans l'un la même que celle du *Cercle* dans un autre, le langage n'a aucun sens.

Mais pour ce qui est des idées composées, on en assemble les parties différemment; on suppose des assemblages, dont l'un exclut absolument l'autre. De là les malentendus & les contestations opiniâtres & quelquefois emportées. Tels sont les assemblages d'idées énoncées par les Termes de *Beau*, de *Bon*, d'*Eglise*, de *Croyant*, de *Foi*, d'*honnête homme*, d'*homme d'honneur*, &c. Car on pourroit en faire une liste qui monteroit à la grosseur d'un Dictionnaire.

Delà

De là encore les embarras, où se trouvent souvent les personnes qui enseignent, & qui sont tout étonnés de paroître obscurs, lors qu'ils se flattent d'être les plus clairs. Dans ces cas là il faut exactement définir les termes. Souvent ceux qui composent une définition ont encore besoin d'une autre, & quand cela est nécessaire, il faut se résoudre à pousser la Généalogie de ces définitions, jusqu'à ce qu'on soit venu à des idées primitives.

Mais ces Loix seroient superflues lors que ce qu'on avance n'est point contesté, & ne paroît point obscur.

IV. Toutes ces méprises viennent d'une même source. On ne donne pas assez de tems à perfectionner ses idées, & on ne les rend pas assez exactes; au lieu d'arrêter son attention, sur les choses qu'on veut connoître, autant qu'il le faut pour en bien juger, on se contente de les parcourir légèrement & de les entrevoir, après quoi l'on suppose qu'elles sont uniquement ce que l'on voudroit qu'elles fussent, opposées, si cela plait, compatibles

& simplement différentes, si l'on y trouve mieux son compte; on les range dans l'une ou dans l'autre classe suivant l'interêt qu'on y a, & dès qu'on leur a donné un nom, on s'y arrête comme à une marque sûre: Dès-là, elles sont ce qu'on a trouvé à propos de les appeler.

Il faut donc commencer par se former des idées bien nettes & bien exactes; après quoi, en les comparant avec attention, il sera aisé de voir si l'une emporte l'exclusion de l'autre. Si elles ne s'excluent point, les attributs qu'elles présentent peuvent s'unir dans un même sujet. Mais si l'une exclut l'autre, si elle en renferme l'éloignement, elles sont opposées, il ne faut point prétendre les allier. Qui dit *Angle*, ne dit point *Mouvement*, mais il ne l'exclut pas non plus: Donc un même sujet peut être à pointe & se mouvoir. Qui dit *Angle*, exclut *Rondeur*: un *Cercle* n'a donc point d'Angles. La *Pensée* se sent nécessairement elle-même, car elle ne seroit pas pensée, si elle ne se sentoit & ne s'apercevoit point. La *Pensée* n'est donc rien de ce qui ne se

se sent pas; son idée exclut tout ce qui ne s'aperçoit pas, & par conséquent elle n'est rien d'étendu: car l'étendue peut être apperçue par la pensée, mais elle ne s'aperçoit pas & ne se connoit pas. Si la pensée étoit un mode & un état de l'étendue, l'étendue qui ne se sent point, seroit dans un état apercevant, son mode, ou son état se sentiroit; mais quant à elle, elle ne se sentiroit point; & cependant le mode & l'état d'une chose, c'est la chose même. L'état est la chose même, l'état se connoit, & la chose dont il est l'état ne se connoit pas; il y a là de l'exclusion & de la contrariété: L'union de la pensée avec l'étendue est donc chimérique.

Si l'on veut parler exactement, on ne doit pas dire que les hommes asssemblent en eux des idées incompatibles, & qui s'excluent mutuellement, car cet assemblage seroit possible par là même qu'il se feroit: Ces idées ne seroient donc pas incompatibles, & l'une ne donneroit pas nécessairement l'exclusion à l'autre. Mais cet assemblage, qu'ils ne font pas,

pas,



pas, ils le suposent sans l'avoir compris; & à la suposition de cet assemblage, ou à cet assemblage supposé, ils donnent un *Nom*, & dès qu'ils l'ont donné, & sur-tout qu'il leur est devenu familier, ils appuient dessus avec autant d'assurance que sur les notions communes: ce nom auquel ils s'arrêtent, est le *nom* prétendu dont ils suposent liées des notions qui ne peuvent s'unir.

On tombe aisément dans ces contradictions sur des matières qu'on ne connoit pas assés familièrement, ou sur lesquelles on s'exprime dans un langage extraordinaire; car alors on suppose que de certains mots, du sens desquels on n'a pas des idées distinctes, ne renferment rien d'opposé, quoique ce qu'on prétend faire signifier à l'un, renverse ce qu'on veut faire signifier à l'autre. Par exemple, quand on dit que des Accidens sont des Entitez réelles, qui ont leur existence à part de celles de la Substance, mais qui ne sauroient subsister, sans en être soutenues; la contradiction de ce langage obscur ne saute pas aux yeux, & souvent on aime mieux en tomber

ber

ber d'accord que de se donner la peine de l'examiner.

La *Folie* consiste à faire de ces unions chimériques ; & la Sageffe à s'en abstenir. On est d'autant plus fou que l'on assemble, dans un cerveau & dans une imagination qui s'égaré, des choses plus éloignées de pouvoir s'unir. Quand l'erreur de ces assemblages saute aux yeux & se découvre par les Sens, ceux qui les font, passent pour insensés : telle seroit l'extravagance d'un homme qui parleroit aux arbres, & qui croiroit en entendre des réponses. Mais quand la méprise n'est pas si manifeste, ceux qui y tombent sont simplement traités de *Visionnaires*, & il y en a de plus d'un degré, suivant que la folie de leur supposition est plus ou moins aisée à découvrir : car qui-conque se trompe est du moins un peu visionnaire, puisque c'est donner dans la vision que de s'imaginer de voir ce que l'on ne voit point.

On gâte souvent l'imagination des jeunes gens, & sans y penser, on les dispose aux *Fanatisme*, lorsque



que ceux qui les enseignent affectent de paroître ingénieux, & de donner des preuves de leur habileté, en prêtant aux Auteurs qu'ils expliquent, & en y découvrant des sens qui surprennent, ou par leur nouveauté, ou par leur sublimité, ou par leur délicatesse, & en général, par cela même qu'ils sont fort éloignés de la lettre & du sujet que l'Auteur a en vûe. C'est une fatale habitude que de s'applaudir dans ses pensées, lors qu'on croit voir ce qui n'est point, & qu'on imagine des rapports & des liaisons sans fondement.

La folie se communique, & c'est une contagion d'autant plus dangereuse qu'on ne croit plus être malade, dès qu'on ne l'est que comme les autres. Dès qu'on a une fois adopté un sentiment pour vrai, par déférence pour ceux qui le proposent; pour chimérique qu'il soit, la paresse des hommes à examiner, & la crainte de s'attirer des affaires, les engage d'abord à le respecter; le *Temps l'autorise* de jour en jour, & le nombre de ceux qui s'y rendent supplée à ce qui lui man-

manque d'évidence, & à la foiblesse des preuves sur lesquelles on l'établit. A la fin on n'ose pas seulement en douter, crainte de passer pour ridicule, car la Sagesse paroît une extravagance à ceux qui sont affermis dans la Folie. Si un même dérangement survenoit à tous les cerveaux d'un País, & qu'ils s'imaginassent tous d'être devenus Mores, ou d'avoir des têtes d'oiseaux, cette conformité d'égaremens les empêcheroit de le reconnoître, & l'Étranger qui viendroit leur dire qu'ils sont blancs, & qu'ils ont des têtes d'hommes, passeroit lui-même pour fou. L'application est aisée à faire: Dès qu'une opinion, pour extravagante qu'elle soit, a passé de la tête d'un homme de Lettres accrédité, chez les Grands & chez la Multitude, on ne peut plus la combattre sans s'exposer aux reproches d'être un vain raisonneur, & souvent un infidèle, & aux suites affreuses de ces reproches.

Les hommes ne se trompent dans leurs raisonnemens, que parce qu'ils les appuyent sur des suppositions fausses sur lesquelles ils comptent comme
sur

Contre
raison



sur des principes d'une incontestable vérité, & ces suppositions roulent sur de prétendus assemblages d'idées incompatibles, qui se détruisent réciproquement, & ne sont que des amas de contradictions. Il est donc de la dernière importance de se rendre bien attentif sur les rapports d'opposition, & de ne rien négliger pour s'en former des idées très-exactes.

Contra-
diction.

V. L'opposition ne se fait jamais mieux sentir, que quand on compare l'affirmation d'un terme avec la négation de ce même terme : Être, non être; lumineux, non lumineux; pensant, non pensant; étendu, non étendu : c'est ce qu'on appelle *Opposition Contradictoire*.

Il est évident qu'elle n'admet point de milieu, & que tout ce qui n'appartient pas au premier des termes, doit être rangé dans la classe du second. Ce qui existe, & n'est pas étendu, est un *Être sans étendue*, & réciproquement, tout ce qui n'est pas sans étendue, est un *Être étendu* : pendant que l'on en demeure là on ne sauroit s'y tromper.

Mais

Mais comme le terme *Négatif* ne donne point d'idée par lui-même, & qu'il déclare seulement ce que le second membre de l'opposition n'est pas, sans apprendre ce qu'il est; après avoir fait une division contradictoire, qui embrasse tout, & ne laisse point de milieu, on cherche ce que l'on doit ranger dans la classe du terme négatif, & alors on commence à changer de langage; A la négation on substitue un terme *Positif*, auquel on attache une idée positive; mais en faisant cela, il peut aisément arriver, que ce nouveau terme aura moins d'étendue, que celui à la place duquel on l'aura substitué, & par conséquent on oubliera quelque chose dans ce changement qu'on apportera à la division, & on en restera l'étendue.

Quand je divise la Ligne en *Droite* & *non - Droite*, & que j'appelle *Courbe* la non-droite, je conserve à ma division toute son étendue & son exactitude: Mais après avoir divisé la Courbe en *Régulière*, & *non - Régulière*, si je range sous les Régulières le *Cercle*, l'*Ellipse*, l'*Hyperbole*

408 LA LOGIQUE.
bole & la *Parabole*, & sous l'*Irregu-*
lière toutes les autres; je puis ou-
blier des membres. & j'en oublie
en effet. Ainsi encore, quand je
dis que la *Substance* est *étendue*, ou
non-étendue, je n'ometts rien: mais
si j'ajoute que la non-étendue c'est
Dieu, ou l'*Ame humaine*, ou les In-
telligences semblables à notre *Ame*;
il se peut que les *Substances* non
étendues se puissent & se doivent
ranger sous un plus grand nombre
de *Classes*. On explique, ce me
semble, aisément, toutes les ac-
tions des *Animaux*, en leur supposant
une *Ame* capable de quelques idées
des choses corporelles, de *sensations*
& de *passions*, sans aller à la *reflé-*
xion. Comme elles ne réfléchissent
pas, & qu'elles ne passent pas, à
leur choix, d'une idée à une autre,
elles ne sont pas sujettes aux *dis-*
tractions; mais elles ne se perfec-
tionnent pas non plus par le *rai-*
sonnement. Toutes occupées d'une
idée, elles la suivent d'abord par-
faitement, car elles ne sauroient se
distraindre. Une *Abeille*, un *Castor*,
sont nécessités à suivre un petit
nombre

nombre d'idées qui les occupent uniquement.

Un homme est nécessairement généreux ou non-généreux ; mais si je me contente d'appeler le non-généreux avare, je borne à un seul vice, un Nom qui en renferme beaucoup plus. Il y a de même de la différence entre non-savant & ignorant, entre non-zélé & indifférent, entre non-laborieux & paresseux. Les hommes *ourent* les choses à tout moment, lors qu'ils suivent le penchant de leur humeur ; ils donnent à un terme positif toute l'étendue d'un négatif.

Rien n'est plus aisé que de se méprendre en faisant des oppositions contradictoires, & rien n'est plus fréquent que ces méprises, lors que les termes, dans lesquels on exprime ces oppositions, sont *équivoques* ; parce que tantôt on en étend, tantôt on en restreint la signification. Telles sont les oppositions contradictoires entre les termes de piété & de non piété, d'honnête homme & de mal honnête homme, de louable & de non louable. Il y a des gens à qui la simple négligence de



quelques minuties, qu'ils respectent, paroît une impiété. Il s'en trouve au contraire qui se permettent, sans scrupule, tout ce qui ne s'oppose pas à l'idée imparfaite qu'ils ont conçu d'un honnête homme. On en voit enfin qui s'imaginent qu'on condamne, & qu'on desaproouve tout ce dont on ne trouve pas à propos de faire l'éloge.

Tandis que la division procède par membres contradictoires, elle est pleine & n'oublie rien. L'omission & l'erreur ne se glissent que dans le changement du terme négatif en positif: c'est par conséquent dans ce changement que l'on doit être sur ses gardes; & si l'on ne veut rien omettre, il faut pousser, aussi loin que l'on peut, les divisions & les subdivisions contradictoires.

Il est des oppositions contradictoires, décisives. En voici un Exemple. On dispute si la digestion doit être imputée à une *trituration*, ou à une *dissolution* des alimens, faite par de certains sucS convenables à cet usage; ou, au cas que ces deux causes s'unissent, qu'elle y a le plus

plus de part ? Un Chien avoit brusquement avalé un Dez, qui s'étoit élançé d'un cornet. Il le vomit 11. ou 12. heures après avec de violens efforts. La Substance offeuse du Dez étoit diminuée de moitié, mais les petites chevilles de bois, que l'on y avoit enfoncées pour marquer les points, par leurs extrémités noires, n'avoient souffert aucune diminution, & par conséquent débordent beaucoup de l'os. Si le changement arrivé au Dez dans l'Estomac d'un Chien, avoit été l'effet d'une Trituration, elle auroit agi sur le bois aussi bien que sur l'os, & plus même sur le bois qui est plus tendre: Mais il est naturel que les Dissolutions ayent agi sur un os, qui peut être un aliment pour un Chien, & non pas sur du bois qui n'en est pas un.

VI. Puisque l'opposition contradictoire est la plus manifeste de toutes; pour s'assurer, si deux termes, positifs l'un & l'autre, sont véritablement incompatibles, il faut voir si l'un des deux peut se changer en négatif: car quand deux idées ne peuvent s'associer, l'une contient

Utilité
de ces
oppositi-
ons.

toujours l'exclusion de l'autre, & celle qui est exclue peut s'exprimer négativement : *angulaire & rond*, c'est *angulaire & non angulaire* : *repos & mouvement*, c'est *repos & non repos* : *pensée & étendue*, c'est ce qui *se sent*, & ce qui *ne se sent pas*. Par cette méthode on se rend attentif à la contrariété, on la voit, & on ne s'y méprend plus, en glissant par dessus, & en supposant unies des choses contraires.

Quand les idées ne sont pas ainsi exprimées, comme l'on n'en sent pas si bien l'opposition, on suppose plus aisément que leurs objets peuvent convenir ; On invente donc des mots qui les rassemblent & les lient, & on bâtit sur ces suppositions. C'est-là la grande source & la grande route de nos égaremens. On tombe d'accord d'une contradiction, sans s'en apercevoir, & sur cette première on en bâtit sans nombre & sans fin.

Si l'on doit attribuer à Dieu de pouvoir VII. J'en alleguerai un Exemple, tiré du sujet même que nous traitons. On demande si *Dieu peut faire des choses contradictoires* ? Celui qui propose cette question se contredit

tredit déjà, & parle sans savoir ce faire des
 qu'il dit. Je laisse à part, qu'en choses
 Dieu agir c'est vouloir : Car quand con-
 même sa puissance seroit différente de dictoires
 sa volonté, il est toujours certain
 qu'elle n'exécutoit que ce qu'il
 veut; de sorte qu'afin que Dieu fit
 une chose contradictoire, il faudroit
 qu'il la voulut, c'est à-dire, il fau-
 droit qu'il voulut une chose, &
 qu'en même tems il voulut ce qui
 est incompatible avec cette chose;
 ou ce qui revient au même, qu'il
 ne la voulut pas. Pour faire, par
 exemple, un bâton sans deux bouts,
 il voudroit une chose à deux bouts,
 & il voudroit qu'elle n'eut pas
 deux bouts. Ordonnant l'existen-
 ce du bâton, il ordonneroit l'exif-
 tence de deux bouts, & en même
 tems il ne la voudroit pas. Se
 contredire n'est pas l'effet d'une puis-
 sance, c'est une imperfection infini-
 ment éloignée de Dieu, essentielle-
 ment sage, & toujours parfaitement
 d'accord avec soi-même.

Il faut que j'admire ici la pente
 des hommes à suivre aveuglément,
 l'autorité & les traces d'un Auteur
 célèbre



célèbre & d'un Chef de Secte. *Descartes*, pour se tirer d'affaire avec certaines gens, répondit qu'il ne vouloit pas nier que Dieu ne put faire des choses contradictoires. De cette defaite équivoque, ses Sectateurs ont fait un Aphorisme, & bâtissant sur un principe qui n'a aucun sens, ils se sont perdus en recherches métaphysiques, sur les idées de Dieu, sur leur origine, & la possibilité des choses à exister avec une nature, non seulement toute différente, mais toute opposée à celle que nous leur voyons. On est devenu Cartesien à la Peripateticienne; on s'est fait un devoir d'admirer *Descartes*, & de le croire sage & sensé en tout: c'est ainsi que les anciens égaremens refusoient comme les Modes.

Des hommes sont peu à peu tombés dans des sentimens, contre lesquels la Nature & la Raison se soulevent. Ils se sont affermis dans ces sentimens monstrueux, soit par de faux principes, dont ils se sont d'abord laissé éblouir, & auxquels ils ont dévoué leurs respects, soit par tout ce que l'Esprit de parti a
de

PART. I. SECT. II. CHAP. IV. 415
de séduisant. Reduits par là ou à
renoncer à ce qui leur est sacré dès
leur enfance, ou à soutenir ce qu'ils
ne peuvent dégager de contradic-
tion, ils viennent enfin à soupçon-
ner premièrement, & ensuite à dire
tout net, que la puissance Divine
peut allier les choses contradictoi-
res; que l'Être éternel a été telle-
ment libre dans le choix & la créa-
tion des idées, que, s'il avoit vou-
lu, 6. & 9. ne seroient pas 15, &
les trois Angles d'un Triangle Recti-
ligne ne seroient pas égaux à deux
droits. Si leur intention est de di-
re que Dieu pouvoit ne faire au-
cun Triangle, & que s'il n'avoit pas
voulu en produire l'idée, il n'au-
roit jamais été vrai que les Angles
d'un Triangle Rectiligne égalassent
deux droits, puisque le Triangle
Rectiligne n'auroit jamais existé, pas
même en idée; je veux bien leur
passer ce point: Je leur avouërai
encore que Dieu pouvoit faire que
6. & 9. assemblés portassent le nom
de 20, puisque les hommes mêmes,
maîtres des noms & des signes,
pourront faire ce changement dès
qu'il leur plaira. Mais de dire que

S 4 l'idée



l'idée de 6 unités & de 9 unités jointes ensemble, auroit pu n'être pas la même, que celle que nous exprimons aujourd'hui par le mot de 15; c'est assurément parler sans prendre garde à ce qu'on dit; c'est dire que l'idée de 9 & de 6 auroit pu n'être pas l'idée de 9 & de 6, puisque l'idée de 9 unités jointes à 6 unités ne diffère de l'idée de 15, que de nom seulement, & que c'est la même chose dans le fond, car les attributs d'une chose ne diffèrent pas de la chose même dont ils sont les attributs: Quand je dis que le Triangle Rectiligne a la propriété de renfermer trois Angles égaux à deux droits; je dis que ce *Triangle Rectiligne est précisément trois Angles égaux à deux Droits*; de sorte que prétendre que ces trois Angles auroient pu passer deux droits, ou en être surpassés, c'est prétendre que le Triangle étant ce qu'il est, pourroit être ce qu'il n'est pas: à moins qu'on ne se retranche à penser que Dieu auroit pu créer une Nature différente du Triangle, à laquelle pourtant on auroit donné le nom de Triangle; ce qui seroit avancer

vancer une puérilité sous l'enve-
lope d'un paradoxe surprenant.

Une supposition qui plait, est
adoptée par son Auteur, & par
les partisans de son Auteur. Dès
là on ne la considère qu'en gros,
& sous quelques idées vagues;
on refuse son attention aux idées
qu'elle renferme, & aux conséquen-
ces qui en naissent: C'est ainsi qu'on
est allé jusqu'à supposer l'existence de
machines corporelles, si artificieu-
sement construites, que sans être di-
rigées par une intelligence, elles
traduiraient exactement un ouvra-
ge de Grec en Latin.

VIII. Il ne faut pas se précipi-
ter à décider sur l'opposition con-
tradictoire des choses; car pour la
conclure, il faut, comme nous l'a-
vons dit, trouver dans l'idée de
l'une, l'exclusion de l'autre. Pour
cet effet, il faut attentivement com-
parer ces idées; & afin qu'on puis-
se les comparer exactement, il
faut qu'elles soient elles-mêmes bien
nettes & bien exactes. On ne doit
jamais prononcer décisivement sur
ce qu'on ne connoit pas. La cha-
leur fond la glace & durcit la bouë;

Contra-
dictions
apparen-
tes.

voilà deux effets bien contraires. Pour favoir s'il est contradictoire qu'une même cause les produise, il faut connoître & la nature de cette cause, & la nature des sujets sur lesquels elle agit si différemment. Le célèbre Mr. Locke raporte fort à propos, & fort agréablement sur un pareil sujet, l'histoire d'un Monarque Asiatique, peu Philosophe assurément, qui se mit en colère contre un Ambassadeur Hollandois, & crut qu'il se moquoit de lui, & prétendoit lui faire croire des chimères, parce qu'il lui disoit que dans nos Climas le froid durcit les rivières à porter des chariots. L'Imagination traite d'absurde, tout ce qui échape à sa grossièreté; mais il n'y a de véritablement absurde que ce dont l'Entendement aperçoit la repugnance, lors qu'il compare entr'elles les idées nettes des termes, dont l'union lui paroît ridicule.

Pendant que les objets, sur lesquels on réfléchit, ne sont pas assez connus, ce que nous trouvons entr'eux de contradiction peut n'être qu'apparent, & l'on risqueroit de se méprendre si l'on admettoit pour
ré.

réelle une telle contradiction : On ne peut décider qu'elle est effectivement telle qu'elle paroît , qu'après avoir évidemment connu la nature des choses qu'on oppose , pour voir , avec la même évidence , l'exclusion de l'une dans l'idée de l'autre. Il n'y auroit pas moins de témérité à supposer des contradictions dans les sujets qu'on ne connoît pas , que de folie à ne rejeter aucune contradiction , sous prétexte que l'on a l'Esprit borné.

L'Essence d'une chose c'est la chose même. L'essence du corps , c'est le corps ; l'essence du cercle , c'est le cercle ; l'essence du nombre dix , c'est le nombre dix : car aucune chose n'est différente de sa nature , n'est différente d'elle même & de son Essence. Dieu en créant le corps , a créé l'essence du corps ; en faisant naître le mouvement ; il a fait naître l'essence du mouvement , & en créant dans les intelligences la liberté , il a créé en elles l'essence de la Liberté.

Tout cela me paroît sans difficulté : mais voici la source des embarras & des sophismes où l'on est tom-



bé sur ce sujet. On a donné le même nom aux choses & aux idées, qui en sont la représentation ou l'original : On a compris ensuite, qu'autre est l'idée, autre la chose qui a été formée sur elle ; on a donné à celle là le nom d'Essence, & on a réservé celui d'Existence à celle ci. Qui avoit il avant que le corps existât ? Si l'on répond, son Essence ; ce mot ne signifie rien, à moins que par là on n'entende l'idée que Dieu avoit du corps, parce que connoissant l'étendue de sa puissance, il a eu les idées de tout ce qu'il pouvoit faire.

Il a eû, dans cette même puissance, l'idée des intelligences libres, & il a bien voulu en faire naître de telles ; c'est-à-dire, qui pourroient elles mêmes se déterminer à bien penser & à bien vivre, mais qui pourroient aussi abuser de leur liberté, en choisissant mal, par une détermination qui seroit toute en leur puissance ; & de cette puissance qui pouvoit abuser de ces déterminations, qui pouvoit mal se déterminer, il a vû naître les idées des crimes. Mais c'est une fiction injurieuse à Dieu,

Dieu , & une contradiction avec son équité parfaite , de s'imaginer qu'il a résolu de donner l'existence à des Intelligences , qui , inévitablement se rendroient abominables , & seroient par là propres à assortir des machines horribles. Une telle idée n'a pû naître en Dieu , qu'en conséquence d'une liberté pleine & entière qu'il donneroit à ses Créatures , lesquelles par-là ne pourroient imputer qu'à elles mêmes leurs prévarications.

Il y a *impossibilité de supposition* : par exemple , quand je dis , *Il est impossible que ce que Dieu a prévu n'arrive pas* : Et il y a *impossibilité de contradiction* absolue. Quant à celle-ci , on n'en peut être assuré que sur ce qui est à portée de notre Intelligence. Sur d'autres sujets la contradiction pourra n'être qu'apparente.

On ne peut pas non plus dire , *Je n'en vois point : Donc il n'y en a point*. C'est ainsi que s'exprime Le P. B. P. V. Art. 261.

De peur de parler de Dieu avec indécence & de lui attribuer des contradictions , il faut être très réservé sur les Questions où l'on demande

fi



si telle & telle chose est un objet de sa toute - Puissance , & il faut connoître ces choses avant que de répondre à ces Questions ; Autrement il n'y a point d'absurdité qu'on ne rendit possible par cette voye. C'est donc un *Sophisme* de conclure , *Il peut y avoir des Atomes , il peut y avoir du vuide , car Dieu peut faire l'un & l'autre. Son infinie puissance , dit - on encore , peut faire des machines qui imiteront parfaitement tout ce que le choix , & la liberté peut entreprendre.* Je n'en ai point d'idée & je me garderai bien de décider là dessus affirmativement.

On doit être d'autant plus réservé sur cette matière , que le pouvoir qu'on attribué à Dieu , sur les choses contradictoires , fournit une occasion aux Athées de rejeter sa Toute - Puissance , & de la traiter de Chimère.

On est mortifié , & quelque chose de plus encore , car on est scandalisé de voir la liberté excessive , & le peu de ménagement avec lesquels les Métaphysiciens de l'Ecole s'énoncent , en général , sur les Attributs de Dieu , & en particulier ,
sur

PART. I. SECT. II. CHAP. IV. 423
sur sa puissance. Si quelqu'un demandoit, *Dieu qui sait tout, ne fait-il pas ce que signifient des mots qui ne signifient rien ?* Noublieroit-on pas, aussi bien que lui, le respect que l'on doit au Créateur. Si on avoit la lâche complaisance de conférer avec lui, sur une question si impertinente. Et qu'est-ce que *Contradiction* ? qu'est-ce qu'un *Langage contradictoire* ? si ce n'est un *Langage* qui ne signifie rien ? Cependant on suppose que Dieu non seulement entend ce *Langage*, auquel il n'y a point d'idée qui réponde, mais que de plus il peut faire naître des objets, répondant précisément à ces idées qu'on n'a point, & qu'on ne peut avoir.

La Question, *si Dieu peut faire des choses contradictoires*, est une question impertinente & injurieuse à l'intelligence suprême : car c'est comme si l'on demandoit ; se peut-il que Dieu produise des effets dont il n'ait aucune idée ?

Si l'on demande : Dieu a-t-il une idée d'un bâton, qui n'ait pas deux bouts ? d'une ligne finie, qui n'ait pas deux extrémités ? C'est encore manquer



quer au respect infini dû à la Suprême Intelligence, de proposer de semblables questions : car c'est tout comme si l'on demandoit ; Dieu sait-il ce que signifient ces mots, *Hof*, *Rif*, *Raf* ? Entend-il ce que signifie ce qui ne signifie rien ? Connoit-il la signification des mots qui n'en ont aucune ? En mettant même à part l'insolence de ces questions, qui ont pour objet la Divinité, un homme sensé s'oublie, dès qu'il entre en conversation, avec des gens qui ne savent ce qu'ils disent.

Les idées de Dieu sont le premier fondement de la possibilité, des effets, dont il sera cause ; & sa volonté, dont quoi que ce soit ne peut borner l'efficace, en est le second fondement.

Cette question, que le respect n'auroit jamais dû permettre en a occasionné une autre, sur la nature des essences, toute remplie de ténèbres & d'équivoques.

Le terme d'*Essence*, a plus d'un sens. Lors qu'un objet présente plusieurs réalités, celle qui est supposée par les autres, s'appelle *Essence*,

& on lui donne ce nom, parce que cet objet est principalement ce qu'on y distingue par ce nom. La *mobilité* suppose un *sujet* qui change de place; & ce *sujet* c'est l'*Etendue*: elle suppose aussi un *sujet* qui ne se laisse pas pénétrer, & ce *sujet* c'est l'*Etendue Solide*. La *Divisibilité* suppose aussi de l'*Etendue*, dont on sépare une partie de l'autre, ou dont une partie peut exister séparée de l'autre. La *figure* n'est encore que la manière dont un *bloc d'Etendue* est terminé. Sur ces fondemens on regarde l'*Etendue Solide* comme l'*Essence du corps*.

L'*Essence* du Triangle sera d'être fermé de trois lignes; parce qu'en terminant ainsi un espace, on y a fait naître tout ce que cette figure renferme de propriétés. Dans ces sens là, l'*Essence* d'une chose, c'est la chose même: l'*existence de l'Essence*, c'est celle de la chose même. Mais on étend beaucoup plus loin la signification de ce terme: car quand on dit que les *Essences* sont *Eternelles*, sont *immuables*, on ne prétend pas que les Corps, que les Triangles, soient éternels & au des-

sus



sus de tout changement. A quoi donc applique-t-on le mot d'Essence dans ces expressions ? C'est aux idées du Corps , aux Idées du Triangle , du Cercle , du nombre pair &c. Sur quel fondement appelle-t-on ces idées éternelles ? c'est que Dieu n'a jamais ignoré quels sont les effets auxquels sa puissance peut s'étendre , il en a toujours eu les Idées. Pourquoi dit-on que ces Idées sont immuables ? C'est que les Idées de Dieu ne se contredisent point , l'Idée du Cercle , n'est jamais en lui l'Idée du Triangle.

Il est des cas ou il importe infiniment de s'en tenir à ces idées ainsi définies.

„ Quand on dit que les Perfecti-
 „ ons de Dieu l'ont déterminé à
 „ créer l'Univers le plus parfait , &
 „ que par conséquent , il a été dé-
 „ terminé , par ses propres Perfecti-
 „ ons ; & par son amour immua-
 „ ble pour la Perfection , à créer
 „ des machines meurtrières , empoi-
 „ sonneuses , traitresses , blasphéma-
 „ toires , Sodomites , monstrueuses ,
 „ par leurs infamies & par leurs Cru-
 „ au-

„ autés. Il ne s'est pas borné là ,
 „ mais entre les Essences innombra-
 „ bles auxquelles il pouvoit donner
 „ l'Existence , il en a choisi dont
 „ les Idées & les inclinations, repon-
 „ droient exactement aux mouve-
 „ mens de ces monstrueuses machi-
 „ nes, ' Ce langage ne signifie rien,
 ou il signifie que Dieu connoissant,
 que sa Puissance pouvoit s'étendre
 à former de telles ames , il s'est dé-
 terminé à vouloir quelles existassent,
 & s'imaginassent constamment de di-
 riger ces exécrables automates , &
 de se plaire à en recevoir les im-
 pressions , quoi que dans le fond
 toutes ces Imaginations ne fussent ,
 que les suites immanquables de
 leur Essences , & de leur première
 & principale constitution. Je
 frémis d'horreur à ces Idées , &
 il ne me seroit jamais venu dans
 „ l'Esprit , que le Démon pût venir
 à bout , d'inspirer aux hommes des
 pensées , si injurieuses à leur Créa-
 teur.

Je reconnois que Dieu n'a point dé-
 ploié sa Puissance , d'une manière à
 donner atteinte à son infinie Bonté ,
 quand il a créé des Intelligences ca-

pa-



pables de se détourner de leurs de-
voirs , parce qu'il les a créées telles ,
qu'il ne tient qu'à elles de le con-
noître & de le suivre.

Dire que ces Ames infortunées ,
assignées pour compagnes à ces in-
fernales machines , ont été créées ca-
pables de penser & d'agir tout au-
trement quelles ne font , c'est se
moquer , & joindre , sans pudeur ,
le Sophisme à la Cruauté ; car , dans
ce Systême , dire , qu'une ame peut
agir autrement quelle ne fait , se
reduit à avouer que les Ames sont
des Substances, qui placées dans d'au-
tres circonstances , auroient pût agir
autrement , que chez elles , une Idée
& une Inclination auroit été diffé-
rente de ce quelle est , si elle avoit
été précédée d'un Idée & d'une In-
clination aussi différentes ; Et ainsi
en remontant toutes les modificati-
ons qui sont nées dans ces Intelli-
gences , chacune a été la suite im-
manquable des précédentes : sans
une telle subordination , l'harmonie
de la machine corporelle avec l'au-
tomate Intelligent , auroit pû se de-
ranger à tout coup , s'il avoit été

au pouvoir des Intelligences données au corps pour compagnes , de se déterminer d'elles mêmes au gré de leur choix , & des réflexions quelles trouveroient à propos de faire , en pouvoir de suspendre leurs jugemens , de suspendre leur deliberation , & de faire des revuës & des Examens nouveaux de leurs Idées.

IX. Pour répandre du jour sur un sujet , on débute souvent par l'exposition de son contraire. La connoissance du repos amène à celle du mouvement. Les horreurs de la guerre illustrent les douceurs de la paix. Ce jour qu'un contraire reçoit de l'autre , a deux fondemens. 1. La variété reveille l'attention , & l'on est ordinairement moins sensible à ce qu'on a accoutumé. C'est par cette raison qu'il faut réfléchir sur les inconveniens de l'Anarchie , pour mieux sentir tout ce qu'on doit aux Loix. 2. Dans le même ordre que l'on a connu les attributs d'un des contraires , dans ce même ordre l'on parcourt les attributs de l'autre , en y cherchant toujours ,

La diversité & l'opposition servent à éclaircir.

des



des caractères opposez ; la methode avec laquelle on fait cette recherche en facilite le succès.

Quand on lira les Philosophes qui ont vecû dans le Paganisme , on tirera un très grand fruit de cette lecture, si on prend soin de se mettre a leur place, de sentir les doutes qui les agitoient, les tenebres qui les envelopoient, & les difficultés qui ébranloient leurs raisonnemens les plus solides. De qu'elle dureté ne se trouveroit-on pas coupable, si on ne sentoit, d'un Cœur enflamé de reconnoissance, le prix inexprimable du present que Dieu nous a fait, en nous accordant les Lumières de sa Révélation accompagnée de toute la Certitude, que peut souhaiter un Cœur, qui cherche la vérité de bonne foi, & qui est très éloigné de se dérober a son évidence ?

Mais comme deux choses peuvent être oposées sans être contraires en tout, il faut bien prendre garde de ne multiplier pas sans fondement les contrariétés.

La santé par exemple, est contraire à la maladie, la santé a des usages,

ges, *Donc la maladie n'en a point*, il ne s'ensuit pas. L'une & l'autre est un Etat réel & un sujet a reflexions, à cet égard leur opposition n'empêchera pas qu'elles ne se ressembent. On doit s'assurer précisément de ce en quoi consiste la contrariété de deux sujets, pour tirer sur l'un des conclusions contraires à ce que l'on a reconnu dans l'autre, & il ne faut leur attribuer ni des causes ni des effets opposés, qu'au sens auquel ils sont contraires.

Il paroît de là que le célèbre *Canon des Contraires* est une règle sans utilité. On pose que deux choses sont contraires, on remarque dans l'une un certain attribut, donc par la règle des contraires, dit-on, l'autre en a un tout opposé. Mais pour s'assurer de la justesse de cette conclusion, il faut être assuré que ces deux objets, que l'on pose contraires, le sont effectivement dans le sens, dans lequel on conclut de l'attribut de l'un, à l'attribut opposé de l'autre : Pour savoir cela il faut les connoître l'un & l'autre en détail,
&

& dès qu'ils sont ainsi connus, l'argument tiré de la règle des contraires, pour les faire connoître devient superflu, & il n'est plus nécessaire de raisonner pour connoître ce qui est déjà distinctement connu : L'excès du froid tue : Donc l'excès du chaud rendroit la vie. La conséquence n'est pas bonne ; parce que ce n'est pas la chaleur, entant que chaleur simplement, qui vivifie, mais entant que renfermée dans de certaines bornes, & dans une certaine sphere d'activité. Pour juger de cette conclusion ; il faut donc connoître en quoi consiste la Vie, de quelle manière le chaud y contribue & à quel point le froid y est contraire. Or quand on fait cela, il n'est plus nécessaire d'argumenter.

*Le Corps est une étendue condensée :
Donc l'Esprit est une Etendue raréfiée.* Il faut connoître ces deux Substances pour les comparer, & dès qu'on les connoitra, peut-être n'aura-t'on garde de faire ce raisonnement, qui a encore le défaut d'être inintelligible.

Cette manière d'argumenter, en apuyant sur la règle des contraires,
à

a quelque chose d'éblouissant, aussi s'en sert-on fréquemment, mais rien n'est plus trompeur. *La Science enfle; Donc l'Ignorance rend humble.* Mais ne voit-on pas des ignorans d'une insupportable fierté? Il arrive à un homme de tomber dans l'*erreur en examinant*: donc on s'en garentira, par une soumission aveugle. Mais cette soumission n'y affermit-elle pas sans retour? Et d'ailleurs, les Maîtres sont peu circonspects dans leurs enseignemens, dès qu'ils s'assurent qu'ils seront applaudis, quoi qu'ils disent. Les Etats où la puissance souveraine est soumise elle-même aux Loix, sont exposés à des troubles: donc le Despotisme est tout propre à les prévenir & à établir une *tranquilité inébranlable*: L'expérience prouve tout le contraire. Quand les suites d'une guerre civile ne peuvent pas de beaucoup augmenter la misère de ceux qui l'entreprennent, au cas même qu'elle tournât mal pour eux, ils n'hésitent pas à s'y hasarder. Il faut donc connoître à fond les sujets sur lesquels on raisonne,



434 LA LOGIQUE
au lieu d'en décider sur des idées
vagues.

Quand on met deux choses en opposition, à dessein de relever l'excellence de l'une par dessus l'autre, il arrive souvent de regarder comme *inferieur en tout*, ce qui ne l'est qu'à quelques égards. C'est ainsi qu'un Savant trouve admirable la Science dont il fait profession, & que les autres lui paroissent sans mérite, prêt à changer de langage dès qu'une Pension beaucoup plus forte le déterminera à enseigner ce qu'il traitoit avec tant de mépris. C'est ainsi encore qu'un Orateur, suivant les préjugés qui le possèdent, ou l'intéret qui le fait parler, ne verra que félicité chez le Peuple dont il veut établir les avantages, & que misère par tout ailleurs. C'est ainsi que pour relever le bonheur des riches, en leur opposant le triste état des pauvres, on dispose ceux-ci à s'imaginer leur état plus insupportable qu'il n'est; à supporter avec plus d'impatience l'inégalité de leur condition; à se permettre la fainéantise & la fraude; à compter qu'on leur refuse fort au delà de ce qu'on leur doit.



doit, & à se persuader qu'on ne les dédommage jamais suffisamment de la dure inégalité où le malheur de la naissance les réduit. C'est ainsi enfin qu'en exagérant le *bonheur* des gens de bien dans cette vie, par opposition aux troubles des méchans, on enlève toute sa force à l'argument qu'on tire de la prospérité de ceux-ci, & des épreuves de ceux-là, pour en conclure la nécessité d'un jugement à venir, qui repare, à la gloire de la Providence, le scandale des désordres qui l'offusquent pendant cette vie.

X. La clarté & l'utilité des *Antitheses* vient de ce qu'elles excitent l'attention, & qu'elles la soutiennent par la diversité des objets, qu'elles lui présentent en même tems : Mais il faut qu'elles soient justes, sans quoi elles ne donnent pas ce qu'elles font esperer ; & elles deviennent la marque d'un gout faux, qui confond l'opposition des mots avec l'opposition des choses.

Ce n'est pas assez qu'elles soient justes, il faut qu'elles soient naturelles, c'est à-dire, qu'elles paroissent naitre du sujet qu'elles ser-

Antitheses



vent à éclaircir, comme d'elles-mêmes, sans effort & sans le secours de l'étude; car l'affectation est toujours odieuse. On aime un Orateur qui plait; Mais on ne peut souffrir un Orateur qui cherche à plaire, & on lui refuse les éloges qu'on lui auroit peut-être donné, s'il n'avoit pas paru les prévenir par ses desirs.

Senèque aimoit les Antithèses, la vivacité de son imagination rendoit le brillant, de son goût: Non seulement il aimoit à en faire, on voit de plus qu'il aimoit à rapporter celles qu'il avoit lues ailleurs. Eschine disoit à Socrate, *Vos autres disciples, en vous donnant beaucoup, se réservent encore, pour eux, plus qu'ils ne vous donnent; Mais pour moi, je vous donne tout ce que j'ai, en me donnant moi-même. Je vous rendrai, replique Socrate à Eschine, Je vous rendrai à vous-mêmes meilleur que je ne vous ai reçu: Sur quoi Senèque ajoute de la part d'Eschine cette insulte à la Fortune; Je n'ai rien reçu de toi, aussi ne sera-ce pas avec le tien, mais avec le mien seule.*

ment, que je marquerai ma reconnoissance à Socrate.

L'Antithèse sert à rendre plus vive cette Apologie ironique des Magistrats, qui, parvenus aux emplois par des voies indignes, s'en acquittent conséquemment : *Pourquoi s'étonner qu'on vende ce qu'on a acheté? N'est ce pas le Droit des Gens? Une grande attention à la beauté du Corps, dit il un peu après, ne marque pas une belle ame.*

Ceux qui S'E'LEVENT le plus FIEREMENT sont pour l'ordinaire des gens qui savent RAMPER avec le plus de BASSESSE, & on ne voit personne plus empressez à fouler aux piez les autres, que ceux qui, sous des Maitres brutaux, se sont formez à FAIRE des affronts à force d'en RECEVOIR.

Il y a bien de la différence entre SE HATER DE RENDRE, parce qu'on veut avoir le PLAISIR D'ETRE RECONNOISSANT, & entre RENDRE D'ABORD pour se procurer LA SATISFACTION DE NE DEVOIR PLUS.

Les Antithèses & les Jeux de mots qui les accompagnent, imposent quelquefois à leurs Auteurs mêmes. *Si les passions naissent (dit Seneque)*

sans que la raison y consente, elles s'affermiront malgré ses oppositions.

Ce raisonnement n'est pas juste; car on peut se laisser surprendre & ensuite se corriger. Les passions naissent presque toujours sans que la Raison s'en mêle: Mais rarement continuent-elles sans la mettre dans leurs intérêts. La Raison s'en rend quelquefois absolument maîtresse; Elle ne les attaque presque jamais sans les affaiblir, & elle en vient toujours à bout, pourvu qu'elle persévère à les combattre.

La Religion est ce qui s'acquiert le plus difficilement, & qui se perd le plus tôt: Oui, mais c'est quand elle ne consiste qu'en mots imprimés dans sa mémoire, ou qu'en Théories & préceptes sans preuves.

Le même Auteur pense plus juste quand il ajoute un peu après. *La Jeunesse s'écarte, mais quand elle a eu de l'Education, & que la Religion en a fait partie, elle en revient tôt ou tard.*

J'ai lu quelque part cette Antithèse, *Nous aimons mieux sentir qu'imaginer, & nous aimons mieux imaginer que penser.* Elle est trop générale

nérale

nérale pour en tomber d'accord. Il y a des choses, qu'on aime mieux imaginer que voir, comme une tempête, un combat. Il y en a qu'on aime mieux penser intellectuellement qu'imaginer; car on les conçoit par l'esprit nettement & sans peine, mais on seroit obligé à de grands efforts pour les imaginer, & encore ne seroit-ce qu'imparfaitement comme une figure de 999. côtés, & en général toutes les Courbes.

Celle-ci non plus ne me paroît pas juste; *C'est un grand deffaut dans un Discours, d'être sans deffaut.* Pour être sans deffaut ne lui manque-t'il donc que d'en avoir quelcun ?

Quand un Orateur, dans l'extrême appréhension de laisser échaper le moindre défaut, se fatigue & laisse dans son Discours comme une empreinte des efforts qu'il s'est donné; le deffaut d'un tel Discours ne vient pas de ce qu'il n'en a point, mais de ce qu'il en a un très grand, un air de gêne & de contrainte.

En ce sens on pourroit dire, qu'une extrême attention à ne laisser aucun deffaut dans une Composi-

T 4 tion,



tion, fait tomber dans un tres grand, & même dans plusieurs. Car ces traces d'effort & de contrainte se repandent dans plus d'un endroit, quelque fois tout le Corps de l'ouvrage s'en ressent.

Il s'en faut du tout au tout que les défauts d'un ouvrage, n'aient par rapport à ses beautés l'effet des Ombres sur un Tableau. Ces Ombres ne sont point des défauts, ce sont des Traits essentiels qui en ont une grande beauté.

Voici une Antithèse qui me paroît instructive. Les devoirs de la Charité sont *dus* : On est en *droit* de les attendre, mais non pas de les exiger.

Celle-ci à encore de la justesse : Il n'est permis qu'aux excellens Orateurs d'être longs, parce qu'à eux seuls le Ciel à donné d'être longs, & de paroître courts.

Les Antithèses contribuent à faire sentir les vérités suivantes. Si une bonne & Solide Morale ne corrige pas nos passions, il est presque impossible que nos Passions, ne nous fassent une fausse Morale : Nous aimons mieux croire que nos actions ne
sont

sont pas vicieuses, que de nous avouer à nous mêmes que nous sommes vicieux. Nous ne blâmons pas de bonne grace les défauts où nous nous plaisons.

Quelquefois une Antithèse juste, & qui renferme un grand sens, a le défaut de l'obscurité, si on la considère en elle-même & détachée de tout ce qui la précède. On s'aperçoit bien qu'elle a du sens, mais on ne pourroit pas le développer assez nettement, si le rang qu'elle tient dans le Discours, où on l'a placée, ne mettoit en état de voir tout ce qu'elle renferme. Telle seroit cette Antithèse, *Il faut orner la vérité sans la farder.* On n'en sauroit connoître toute la justesse, ni en faire usage, qu'après avoir compris la différence qu'il y a entre les ornemens dignes d'accompagner la Vérité, & des expressions éloquentes qui empêchent de sentir toute l'evidence des preuves qui l'établissent.

L'opposition de l'Esprit & du Cœur sert à développer une infinité de choses qui se passent dans l'intérieur des hommes. L'utilité jointe au

T 5 brillant



brillant de cette Antithèse, la mirent d'abord à la mode; mais, à force de l'appliquer mal à propos, des esprits confus l'ont décréditée par leur galimathias: Il me semble qu'elle sera sans obscurité si par l'Esprit on entend l'Ame attentive à ses lumières, & par le Cœur l'Ame qui se livre à la pente de ses sentimens & de ses passions. Suivant cela, l'Antithèse suivante renferme du faux parmi du vrai. *La préoccupation tyrannise l'Esprit, comme les passions tyrannisent le cœur; ce sont des maîtres déraisonnables qui oppriment la liberté: un préoccupé, & un passionné, ne choisissent plus avec connoissance.* On pourroit dire que la préoccupation & les passions sont deux différens maîtres qui tyrannisent la Raison, & oppriment sa liberté: quand on est Préoccupé, & quand on est Passionné, on ne voit que ce que la préoccupation & la Passion permettent de regarder. Mais la Préoccupation est une affaire du cœur, de même que les passions. La paresse, l'intérêt, la coutume, les passions enfin sont les causes de nos préventions.

Mais

Mais, sur les Antithèses, il est important de remarquer, que des tours & des manières de parler qui ne seroient pas à propos dans un tems, ne laissent pas de l'avoir été dans un autre; car, en matière de langage, il faut toujours donner quelque chose au goût qui règne. Le stile figuré, & en particulier les *Antithèses*, étoient autrefois beaucoup plus en usage, qu'aujourd'hui; c'étoit sur tout le goût des Orientaux, & l'un & l'autre Testament est écrit dans ce stile.

Dès que St. Paul oppose deux choses, il emprunte le nom de l'une, pour le donner à l'autre, & les présente par là comme deux espèces opposées d'un même genre. La Loi, c'est-à-dire, la *connoissance de notre devoir*, est un principe qui nous détermine à nous en acquiter. Nous éprouvons dans nos *passions* un principe contraire; Ce principe est appelé la *Loi des Membres*; & la *Loi de l'Esprit de Vie qui est en Jésus Christ*, nous affranchit de la *Loi du péché* & de la *mort*. C'est-à-dire, aux préceptes de ce Sauveur, soutenus de son exemple, & de la foi en ses



promesses, cèdent les penchans qui nous attachent à la Terre & à ses grossièretés. Aujourd'hui il faut développer la Métaphore, & lui substituer des expressions toutes simples, pour en comprendre le sens; Mais autrefois, qu'on y étoit accoutumé, on perceoit d'abord à travers de l'enveloppe, & la figure n'arrêtoit pas un moment.

I Pier. IV. 1. *Puisque Jesus Christ a souffert pour nous quant à la CHAIR, armez-vous de cette pensée, que celui qui est mort à la CHAIR, a renoncé au péché.* D'abord, la CHAIR signifie la NATURE MORTELLE, & ensuite la nature CORROMPUE.

L'Antithèse donne de la Grace, & de la force. I Pier. V. *PRETRES (ANCIENS) païssez le Troupeau de Dieu &c. De votre côté JEUNES GENS soumettez-vous aux PRETRES (ANCIENS) & à ceux qui sont plus avancés en âge.*

Voiez encore Rom. V. 8-II. *Puis donc que nous sommes morts avec JESUS-CHRIST, nous croions que nous devons aussi vivre avec lui. Car nous savons que JESUS-CHRIST étant ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus,*

plus, la Mort n'a plus désormais d'empire sur lui. Parce qu'à l'égard de ce qu'il est mort, il est mort une seule fois à cause du péché, mais à l'égard de ce qu'il est vivant, il vit à Dieu. La signification du terme de MORT, change de ligne en ligne.

On trouve à tout moment des exemples de cette nature. Ce Stile étoit familier, & très en usage, dans ce tems où l'on aimoit les métaphores & les allusions.

Souvent encore dans les Antithèses les termes changent de signification, & ces significations différentes ont simplement quelque rapport. Et cela suffit, quand le rapport est juste, & conduit au but qu'on se propose. II. Cor. VIII. 9. *Jésus-Christ étant RICHE est devenu pauvre à cause de nous, afin que nous devinssions RICHES par sa pauvreté.*

Matth. XIII. 12. *Pour celui qui N'A PAS, on lui ôtera même CE QU'IL A.* C'est-à-dire, celui qui ne fait pas plus d'usage de ce qu'il a, que s'il ne l'avoit pas, on le lui ôtera. Dans Matth. XXV. 29. le sens de cette même Antithèse est encore plus évident

évident, car dans ce dernier passage on ôte le talent à celui qui l'avoit effectivement reçu.

Math. XIII. 13. *En voyant ils ne voient point, en entendant ils n'entendent point.* VOIR signifie d'abord simplement appercevoir, ensuite réfléchir, faire usage.

Jean VI. 49. *Vos Pères ont vécu de la manne & sont MORTS; si quelqu'un mange de ce pain il VIVRA éternellement.* Dans l'un des membres il est parlé de la mort corporelle; dans l'autre de la vie spirituelle.

Jean XI. 25--26. *Qui croit en moi vivra, (si je le trouve à propos) quand même il seroit mort, & qui-conque vit, & croit en moi, ne mourra jamais: ne mourra pas pour toujours, quoi qu'il ne ressuscite pas dans cette Vie.*

Il est quelquefois nécessaire de compléter un mot pour rendre complet le sens de l'Antithèse, & ce mot sous-entendu est précisément le contraire de celui qui est exprimé. St. Jaques I. 9--10. *Que celui qui est dans la bassesse, se glorifie de son élévation*

vation, & que le Riche au contraire s'humilie dans le sentiment de sa bassesse.

I Cor. VII. 19. La Circoncision & le prépuce ne sont rien. Tout consiste dans l'observation des commandemens de Dieu XIV. 34. Il n'est pas permis aux femmes de parler dans l'Eglise; mais elles doivent être dans la soumission.

I Tim. IV. 3. Défendront de se marier, & ordonneront de s'abstenir des Viandes que Dieu a créées, afin que les fidèles en usent avec action de graces.

L'Antirhèse se joint quelquefois avec l'allusion.

Jusques à ce que la Terre eut pris plaisir à ses Sabats, & qu'elle se fut reposée de tout le tems de sa désolation pour accomplir les 70. ans.

Les Israélites n'avoient pas pris plaisir au culte du Seigneur, ils n'avoient pas observé les années Sabbathiques.

La Terre est considérée comme prenant plaisir à être soulagée de ce peup'e ingrat, & à ne le nourrir plus.



Subtilies.

XL Il est des différences que les génies ordinaires ne savent point saisir, mais qui n'échappent pas à des esprits plus attentifs, & plus fins. Elles ont leur mérite, quand elles sont d'usage; mais elles sont très méprisables quand on n'en tire aucun fruit; & je ne vois point de marque plus sûre d'un petit génie, & d'un esprit faux, que de s'applaudir dans des découvertes, dont tout le prix se réduit à n'avoir pas été faites par d'autres, & à coûter des efforts d'attention. Il y a donc des subtilités *solides* & dignes d'attention; mais il y en a aussi qui sont vaines & méprisables. Il y en a enfin de *fausses*, qui supposent ce qui n'est pas, & qui mettent des différences là où il n'y en a point. Donnons quelques exemples des unes & des autres.

„ L'un, dit Seneque, croit devoir un
 „ argent qu'on lui a compté; Un au-
 „ tre le consulat où on l'a élevé; un
 „ autre un Sacerdoce; un autre le Gou-
 „ vernement d'une Province. Mais le
 „ bienfait n'est point renfermé dans cet
 „ Argent, dans ce Consulat, & dans
 „ ce Gouvernement de Province; Le
 „ bien

,, bienfait est au dessus des Sens, l'Es-
 ,, prit seul le fait appercevoir. Il ne faut
 ,, pas confondre la matiere du bienfait
 ,, avec le bienfait même. L'argent,
 ,, les emplois & d'autres presens de cette
 ,, nature sont les effets de la bonne vo-
 ,, lonté, & des signes qui en doivent
 ,, rappeler la mémoire. On ne s'acquit-
 ,, te point de ce qu'on a reçu de son
 ,, bienfaicteur, & on ne remplit pas l'é-
 ,, tenduë de la reconnoissance, qu'on lui
 ,, doit, en lui rendant argent pour argent,
 ,, & honneur pour honneur. C'est le cœur
 ,, qui lui est dû, parce que c'est le cœur
 ,, qui a donné le prix à ses bienfaits.
 ,, Ce qu'on a reçu peut périr, mais un
 ,, bienfait dure toujours, avec l'obliga-
 ,, tion de le reconnoitre. J'avois sauvé
 ,, vos enfans d'un naufrage, d'un incen-
 ,, die; Une maladie vous les enlève; ce-
 ,, la n'empêche pas que vous ne me de-
 ,, viés toujours ce que je vous ai donné,
 ,, en vous les conservant. Cette dou-
 ,, ble face, sous laquelle Seneque nous
 fait envisager un bienfait, présente
 une distinction subtile, mais d'un
 grand usage, puisqu'elle sert à régler
 notre reconnoissance.

Il y a des reflexions qui ne sont
 pas nécessaires; mais qui ne méritent

tent

tent pourtant pas de passer pour superflues. Cette distinction n'est pas moins importante que subtile. Si vous vous renfermez dans le nécessaire, votre sécheresse fatiguera; Si vous donnez dans le superflu, vous ennuyerez par votre longueur. Heureux l'Auteur qui fait faire un si sage discernement, & qui, en s'éloignant d'un de ces écueils, évite de tomber dans l'autre! Tout ce qui fait partie d'une Science lui est nécessaire, de même que tout ce sans quoi on ne comprendroit pas l'explication que l'on donne du nécessaire. Et ce qui en facilite l'intelligence, ce qui en fait mieux sentir l'utilité, quand même il n'est pas nécessaire, ne doit pas passer pour superflu.

Il y a de la différence entre *manquer d'une chose* & *ne l'avoir pas*. Il y a bien des choses qui ne sont pas en notre puissance, & qui pourtant ne nous manquent pas, c'est-à-dire, dont nous n'avons pas besoin. On souffre toujours, du moins quelque peu, quand on se sent dans le besoin; mais on peut vivre tranquille.

quille, quand même il y a une infinité de choses qu'on ne trouve pas sous sa main. Ce n'est pas qu'on n'en fasse cas, & qu'on ne les estime à proportion de leur prix; On reconnoit même qu'il vaudroit mieux les posséder que de ne les posséder pas; mais si on ne les méprise point, on ne se trouve pas non plus méprisables de ce qu'on ne peut pas les compter entre ses biens. *Sapiens Sen. Ep. quæ sibi desunt non desiderat, sed non P. 9. deesse mavult. Ita de se contentus est, non ut velit esse sine amico, sed ut possit.*

On pourroit aussi dire qu'il y a de la différence entre manquer d'une chose, & en avoir besoin. Les Stoïciens distinguoient entre *δὲσῆαι* & *ἐνδεῖσθαι*; Il faut de la reflexion & du goût pour sentir cette différence; mais elle n'est pas moins solide que subtile.

On admire les talens rares, & souvent ils tiennent lieu de mérite; cependant le mérite ne consiste, à vrai dire, que dans le bon usage qu'on fait de ses talens.

C'est une pensée subtile, mais solide, que de regarder la *Logique naturelle*

relle & la Logique artificielle non comme une division d'un tout en ses parties ; car l'une s'étend aussi loin que l'autre : Mais comme une simple *distinction* d'un nom applicable à toutes deux.

Comme il y a des subtilités sentées & solides, il y en a aussi de déraisonnables & de vaines. Telles étoient les subtilités par où les Stoïciens se distinguoient des autres Philosophes : Les Richesses & la santé même, disoient ils, ne sont pas des *Biens*; ce sont tout au plus des *Commodités*.

Quand un homme est attaqué de la Goutte & de la Gravelle, il *combat* à la vérité ; mais il ne *souffre pas* du mal ; son état est un état de travail plutôt que de malaise, *Laborat non dolet*. On a beau présenter subtilement le mal. Sous un nom qui le défigure, ou le masque, le sentiment démentira toujours la subtilité ; les mots ne changent pas la nature des choses.

Quand les Stoïciens cherchoient à éblouir les hommes, & s'éblouissoient eux-mêmes, par des subtilités de mots, leur intention étoit au moins
bonne

bonne : Mais que dirons nous des Chrétiens qui tombent dans les mêmes Sophismes pour déguiser le Vice. *Débaucher des femmes*, c'est chés les Grands une *Galanterie*.

Les Payens attribuoient ces privilèges à leurs Héros, & les Chrétiens encensent à des Hommes, qui ne valent pas mieux que les Dieux des Payens. Bibl. Franc. Tom. XIX. Pag. 307.

„ En voici encore une autre tirée
 „ de Seneque, Lettre XIV. César &
 „ Pompée se disputent l'Empire : A
 „ quoi bon prendrés-vous parti pour
 „ l'un d'eux contre l'autre ? Il se pour-
 „ roit que celui des deux qui aura le
 „ dessus, soit le moins malhonête hom-
 „ me ; mais il est impossible que ce-
 „ lui qui l'emportera soit le plus hom-
 „ me de bien. *Potest esse pejor qui*
 „ *victus fuerit, non potest esse melior*
 „ *qui vicerit.* Que signifie cela ? S'ils
 sont égaux en probité, le vaincu
 n'en aura pas moins que le vain-
 queur ; s'ils sont inégaux à cet égard,
 le moins malhonête homme demeu-
 rera ce qu'il est, qu'il échoué ou
 qu'il réüffisse.

Quand

Quand la tête vous tourne sur les bords d'un précipice, ce n'est pas la peur qui vous saisit, c'est une agitation dont la Raison n'est pas maîtresse. Autant de mots, autant d'erreurs; car & cette agitation est une véritable peur, & on peut venir à bout de s'en garentir.

Mr. L'Abbé Maffieux remarque que les anciens n'ont point rempli leurs ouvrages d'Antithèses. Ce n'est pas, dit-il, qu'ils ne les connussent, mais ils en évitoient avec soin l'usage fréquent, & croyoient que rien n'étoit plus contraire au grand & au sublime, que ces gentilleffes & ces affectations.

Quelquefois on semble annoncer quelque chose qui n'avoit pas encore été remarqué. La reflexion paroît subtile, par là même qu'elle a échappé à tout le monde; Mais quand on vient à développer le sens de cette expression, subtile en apparence, il se trouve qu'elle ne présente rien que de commun, & qu'elle renferme simplement avec plus d'obscurité, ce dont tout le monde convient.

Il n'y a qu'une passion, savoir l'amour propre. Après avoir fait expliquer

quer

quer ceux qui aiment à parler ainsi, il se trouve qu'ils reconnoissent tout autant de passions que les autres, & que tous leurs circuits aboutissent à établir, que l'amour propre entre dans toutes les passions; qu'on se passionne différemment suivant les différentes relations des objets avec nous, & suivant qu'on les trouve plus ou moins intéressans pour nôtre félicité: & c'est précisément de ces différentes relations que naissent les différentes passions; On l'a toujours ainsi compris & on l'a toujours ainsi enseigné.

XII. On joint quelquefois la relation de ressemblance avec celle d'opposition, & ces comparaisons, qui rassemblent la force de deux relations si différentes, ont souvent beaucoup d'effet. „ *Comme rien n'est plus beau que de secourir les gens en danger malgré qu'ils en ayent, de même aussi accorder aux prières des hommes ce qui tourne à leur desavantage, c'est cacher sa haine sous des apparences de douceur.* “ Dans ces paroles Seneque oppose un grand devoir à une grande faute; mais dans l'un &

Union
de deux
relations.



& dans l'autre de ces cas, on voit les apparences bien différentes de la réalité, & à cet égard ils se ressemblent.

En voici encore un autre exemple. De même que maltraiter une personne dont on n'a jamais reçu aucun déplaisir, est une action odieuse, par sa propre nature; de même aussi se plaire à obliger, est une disposition aimable par elle-même & indépendamment de ses suites & des fruits qu'on en peut tirer.

„ Comme il y a de l'intempérance,
 „ ce à se passionner pour des délicatesses
 „ qu'il coûte beaucoup de se procurer;
 „ il y a de l'extravagance à se refuser
 „ celles qui se présentent, & dont on peut
 „ profiter très aisément. “

La Parodie présente tout à la fois des idées de ressemblance & d'opposition: Ce mélange lui donne de la grace, & de l'efficacité. L'Application à un sujet des plus petits des mêmes termes dont on s'étoit servi pour en exprimer un grand; fait paroître celui là encore plus petit: quelquefois aussi, des expressions qu'on avoit employées avec succès

cès

ccès sur un grand sujet , perdent de leurs dignités , par l'aplication qu'on en fait ; & cette aplication paroît les dégrader. C'est l'artifice que les Libertins mettent en œuvre , en vuë d'affoiblir le respect des autres hommes pour les vérités de la Religion ; & peu à peu , ils viennent par là , à l'éteindre tout à fait chés bien des gens , à proportion qu'ils ont plus de penchant à secouer un joug qui les gêne.

XIII La comparaison des relations Parallele de ressemblances, avec les relations de des deux diversités , a donné lieu à une remarque qui mérite quelques reflexions.

Les uns , dit - on , se plaisent à chercher des ressemblances , pendant que d'autres aiment à trouver des diversités ; ceux - là passent pour ingénieux , & l'on dit que ceux - ci pensent judicieusement ; aux uns on attribue de l'Esprit , aux autres du discernement.

Il me semble que cette pensée peut être mise au nombre des fausses subtilités ; car pour saisir , dans des sujets qui paroissent d'abord tout à fait semblables , des différences qui échappent à ceux qui ne voient



les choses qu'en gros & superficiellement, il faut avoir de l'esprit & de la pénétration, & pour découvrir en quoi des sujets differens ne laissent pas de convenir, il faut avoir de la justesse & du discernement.

Rien n'est plus aisé que d'outrer les Analogies, pour peu que les choses se ressemblent: mais d'en découvrir entre des Sujets qui paroissent très différens, & de les exposer dans un juste détail, c'est une preuve sans équivoque d'un grand discernement. Voiés (1730.) l'Analogie entre le *Triangle*, le *Cercle*, & l'*Hypérbole*.

J'ai cru, dit l'Auteur, que cette Comparaison pourroit être utile, parce que l'on ne connoit jamais bien ce que les choses sont en elles mêmes (il pouvoit dire jamais mieux) si l'on ne connoit aussi ce qu'elles sont, considérées par rapport à celles à qui elles ressemblent, & dont elles tirent leur origine.

Et en général (1704.) il ne suffit pas de découvrir une vérité. Il faut encore savoir ce qui la produit.

Car

Car si on se trompe sur cette espèce de Cause, on peut croire qu'elle a lieu lorsqu'elle n'en a point, & au contraire, l'on donne à la vérité que l'on a decouverte, plus ou moins d'étendue, qu'elle n'en doit avoir. Le ralentissement, de la vitesse des Corps qui parcourent successivement divers plans inclinés, ne vient pas seulement de la variation des Plans, mais des Angles qu'ils font entr'eux. Sans la Géométrie des infiniments petits, on ne verroit pas clair dans cette matiere.

Il est plus important de remarquer qu'il y a un *faux Esprit*, & qu'il y a aussi une fausse imitation de discernement. Lors qu'on tire d'un sujet des images pour en représenter un autre, ces images frappent d'autant plus qu'on s'y attendoit moins, & on admire un génie dont les vues paroissent si étendues, qui a pû aller si loin, & a sù rassembler des choses si éloignées. Mais si l'image n'est pas juste, cette comparaison qui brille, doit plutôt être regardée comme un écart d'une Imagination qui extravague, que com-



me un effet de pénétration & de véritable étendue d'esprit. Pour ce qui est des différences, il est vrai que les Esprits attentifs & habiles, en remarquent là où des Esprits superficiels n'en aperçoivent point, & trouvent tout égal; mais il y en a qui veulent imiter les grands génies, & qui les imitent mal. Des gens trop avides de réputation, cherchant à se donner du relief, & à passer pour plus fins & pour plus exacts que les autres, donnent dans des différences imaginaires, ou se fatiguent pour en faire apercevoir aux autres de si minces, qu'on n'en sauroit tirer aucun usage, & qu'on peut les négliger, sans courir le risque d'aucune confusion. Il y a la même différence entre la fausse vivacité & le vrai Esprit, entre la vaine subtilité & le solide discernement, qu'entre le babil & une éloquence instructive & pleine de sens.

Il y a quelquefois des différences très minces, & qui par là paroissent devoir être négligées, mais dont l'influence ne laisse pas de s'é-

ten-

tendre bien loin. Dans la suspension de la verge d'une Pendule, l'épaisseur d'un fil fort délié est à considérer; l'humidité qui s'y attache, peut rendre inégale la durée des vibrations, & par conséquent incertaine, ou trompeuse, la mesure du tems, qu'on a besoin d'avoir précise.

Lors que deux Sujets ne se ressemblent pas en tout, & ne sont pas non plus entièrement différens, pour parvenir à les connoître, il importe également de faire attention à tout ce qu'ils ont de semblable, & à tout ce qu'il ont de différent. Une cause des ressemblances associées jointe à celle des variétés, expliquent les Phénomènes avec d'autant plus de vraisemblance, qu'elles seront plus simples & plus uniformes dans leur manière d'operer: Car la Nature se soutient dans cette uniformité & cette simplicité.

C'est l'effet d'une grande habileté, ou d'un grand bonheur, de découvrir, dans un Sujet qui paroît simple, & dans son action sur des Sujets qui paroissent peu diffé-



rens, des propriétés qui varient extrêmement les effets. Dans la dissolution des Sels, l'Eau fait les fonctions de dissolvant & d'intermède; elle separe les parties des Sels, & les tient séparées. Par là, après avoir dissou une quantité d'un certain sel, e le peut encore se charger d'une autre; ses parties qui servoient d'intermède au premier, peuvent encore devenir les véhicules du second (1724).

C'est une subtile distinction que celle de la matière de terre, proprement dite, d'avec le gravier & la matière pierreuse; mais cette différence est digne d'occuper un Physicien & utile dans les Arts. L'eau ne fait que remplir les interstices, que les grains de sable laissent entre eux, mais elle pénètre dans l'intérieur des grains de la Terre, elles les gonfle & les étend. Pour entrer dans les pores elle n'a besoin que de sa pesanteur, mais pour les étendre, elle a besoin d'une autre force, & cette force rend les coins de bois, imbibés d'eau, capable

pables de fendre un Roc & d'élever de grosses meules de moulin. De la pénétrabilité de l'une se déduit la ductibilité, Analogue à la malleabilité des métaux. On sépare la terre d'avec le Sable en les mêlant dans l'eau & puis les laissant reposer. La poussière de sable ne viendra jamais ductile, mais ouï bien la pâte, qui sera faite de la poussière de terre. Quand cette pâte est séchée, elle est plus dure qu'auparavant, parce que les nouveaux engrènemens subsistent après l'évaporation de l'eau.

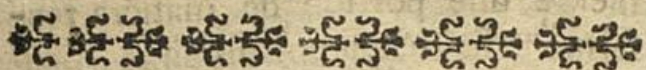
Le Talc & les Sels ne viennent jamais ductiles. La force de la terre mouillée pour s'étendre est beaucoup plus grande que son Poids. (1730)

Mr. Geofroi a donné une Table de la quantité des sucs nourriffiers des différentes Viandes. Si l'on ne va pas ordinairement jusqu'à ces sortes de subtilités de pratique, ce n'est pas qu'elles ne fussent utiles, mais c'est qu'on ne se donne pas la peine de les chercher. (1730)

A proportion qu'on a |bonne opi-
 V 4 nion



nion de sa capacité, on adopte plus promptement une idée, qui s'est présentée, comme d'elle même sur un sujet. Cette facilité à se rendre est un effet de l'amour propre, qu'on pourroit appeller *présomption*; mais dès qu'on ne peut écouter, sans des mouvemens d'impatience & d'aigreur, un homme qui refuse d'y acquiescer, & qui la soupçonne d'erreur, on va plus loin que la simple *présomption*. Ce mépris de la capacité d'autrui est l'effet d'une hauteur insultante; *c'est fierté c'est arrogance*. On s'arroe un droit qu'il n'est pas permis à un homme d'usurper sur les autres.



C H A P I T R E V.

Des Rapports d'Unité.

I. **L**ors que les objets que l'on compare, & dont les idées sont en même tems présentes à l'Esprit, existent eux-mêmes unis, & se trouvent assemblés hors de nous, comme leurs idées le sont dans notre intelligence, ils se présentent sous un raport d'*Unité*: Mais si on les conçoit séparés, leur raport est un raport de *Multitude*.

II. Entre le grand nombre d'objets que nous connoissons, nous n'en saurions nommer aucun, dans lequel, pour simple qu'il soit, nous ne découvririons plusieurs *Réalités*: mais ces réalités, quoi qu'en grand nombre, ne laissent pas de former un seul *Tout* par leur assemblage. Or il y en a qui sont assemblées en un seul *Tout*, parce qu'en effet elles ne sauroient exister séparées: ainsi la Longueur ne sauroit être sans Largeur & sans Epaisseur. Ces trois dimensions sont nécessairement unies; de-

V 5 même

